

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 148

Artikel: La Chine et les chinois
Autor: Martin, G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-250082>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction
Pays du dimanche

Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

La Chine et les Chinois

(Suite.)

Un point qu'il n'est pas inutile de noter, c'est que le long du repas, il n'est que du parfait meilleur ton de rire aux éclats le plus fort possible, de laisser échapper ces bruits incongrus et sonores que produisent dans la bouche les vapeurs d'un estomac surchargé. C'est là même rendre à son hôte un témoignage flatteur de satisfaction. Le diner terminé aux environs de minuit, les convives, non sans avoir auparavant donné quelques abondantes sapèques aux domestiques, regagent en hâte leur logis respectivement porté chacun en palanquin. On dit qu'alors sous l'action des diverses liqueurs qu'ils ont copieusement absorbées, ils font longtemps encore le mouvement de tête qu'ils n'avaient exécuté qu'un instant par politesse à la table de leur hôte.

Reportés chez eux en chaise madarine par deux ou quatre hommes, ils sont encore précédés par plusieurs gens de service qui portent allumées devant eux de grandes lanternes sur lesquelles se lisent en gros caractères leur nom, leurs titres, qualités. L'absence de cette dernière précaution leur ferait fort courir le risque de se faire arrêter par la police faisant patrouille. En guise de la visite dite de *digestion* commandée par la politesse française, les convives envoient dès le lendemain même à leur hôte de la veille, un billet de remerciement et d'effusion de leur reconnaissance.

Les Chinois ne font habituellement que deux repas par jour : le premier à 10 h. du matin, le second à 6 h. du soir. Tant chez les riches dont nous avons vu l'extraordinaire somptuosité de leurs dîners d'apparat, leur repas se

distinguent par une extrême frugalité. Il n'est point de pays peut-être où le peuple y vive plus pauvrement. Le riz est généralement le fond de leur alimentation. Il s'en fait cependant une moindre consommation dans les provinces du nord où se sème du blé et se consomme beaucoup plus de pain. Les Chinois font leur pain en très petites miches. Elle sont cuites souvent au bain marie, et cela très rapidement, en un quart d'heure, mais aussi très insuffisamment du moins pour des bouches européennes. On fabrique en certaine provinces, une sorte de galettes relevées de quelques herbes succulentes. La viande dont usent de plus les Célestes, est celle de bœuf, de mouton et de porc. Le bœuf très commun dans les provinces du nord, est extrêmement rare par contre, dans celles du sud. Très répandus sont les moutons dans toute l'étendue du vaste empire. Aussi s'en fait-il sur tous les points, large et abondante consommation. Les moutons de meilleur renom et à juste titre, sont ceux qui paissent dans les immenses steppes de la Tartarie. L'été néanmoins, à cause du mauvais goût qu'il y trouvent, les Chinois ne mangent que fort peu de mouton. Ils donnent leurs préférences à la chair du mouton blanc. Celle du mouton noir leur paraît de qualité beaucoup inférieure. Quant à celle de moutons de couleur bigarrée, il ne la considèrent que d'un œil suspect.

La bigarrure de pelage chez tous les autres animaux a du reste par cause à leurs yeux, le vice du sang. La viande de cochon est encore celle dont domine la consommation. Cet animal est excessivement répandu dans l'Empire Céleste.

L'élevage en constitue la principale et meilleure ressource des classes pauvres. De là ce dicton qui a cours en ce pays : *Le savant ne quitte pas plus ses livres que le pau-*

vre ses cochons. La viande en figure avec honneur et abondance sur les tables les plus somptueuses. Dans les provinces du midi surtout, elle est supérieure et de beaucoup plus agréable que celles des porcs d'Europe. Cela tient à ce qu'on les nourrit en grande partie de rebuts d'oranges et de divers fruits parfumés et odorants.

On élève en Chine une quantité prodigieuse de volailles. Il faut dire cependant qu'elles sont d'infime qualité. Les médecins du pays les interdisent aux malades comme mets des plus indigestes. Si les Chinois n'ont guère que du dédain pour la volaille, par contre, ils sont en quelques sorte amateurs-fous de poissons. Les lacs, les étangs, les canaux, les fleuves, les rivières qui sillonnent nombreux en tous sens ce vaste pays, leur en fournissent des quantités considérables. Mais le goût le plus prononcé peut-être encore, chez eux, est celui qu'ils ont dans toutes les classes de la société, pour les légumes et les herbages de toutes sortes. On peut dire en vérité que c'est là un goût national. Aussi n'est-il point consommation de végétaux qui puisse nulle part rivaliser avec celle qui s'en fait dans l'Empire-Céleste. Pour les riches qui ont la faculté de s'en payer le luxe, rien n'est délicieux comme de manger des nageoires de requin, de la chair des chevaux sauvages, des pattes d'ours et de divers autres animaux féroces, ainsi que des vers, des insectes et les nids de certains oiseaux. Il est de ces mets singuliers, comme les fameux nids d'hirondelles qui ont fini par trouver faveur en Europe. Il n'est point pour les Chinois de meilleur et plus réconfortable potage au monde que le nid d'hirondelle. L'oiseau qui le fournit est une sorte d'hirondelle très petite.

Elle fréquente les mers qui baignent la Chine, mais elle est surtout très commune aux îles

Feuilleton du Pays du Dimanche 47

LES

Cantiques d'Yvan

PAR
M. DU CAMFRANC

Malgré la faiblesse de son pauvre être débile, il travaillait assidûment ; il donnait une forme musicale aux créations qui hantaient son esprit, et, par un bizarre phénomène du génie, jamais il ne se sentait fatigué quand il écoutait l'inspiration chanter en lui. Il avait bien souffert, et il souffrait encore du départ d'Alba : c'était toujours, en son âme, la mélancolie d'une perte irréparable, d'une chose entrevue, qui aurait pu être, s'il avait été bien portant, et qui ne serait jamais. On avait éloigné sa petite amie, on l'avait exilée à l'autre extrémité de la terre. Il

avait approuvé ce rigoureux arrêt de Constantin Hedjer. Il voulait lui-même être oublié. Mais que, souvent, il se sentait le cœur gros et douloureux de n'avoir pas sa petite Alba à aimer ! Alors, il aimerait l'art, la musique religieuse, celle qui prie ; en composant, il continuerait, donc son incessante prière ; sa prière sans défaillance dans son espoir de conversion. Ces prières-là sont toutes-puissantes. Il demanderait, sans relâche, la grâce du repentir et de la foi vive pour son malheureux père et pour sa mère bien-aimée. Il prierait les mains jointes, il prierait dans la souffrance ; et puis, quand ses lèvres auraient murmuré de ferventes supplications, ses cantiques continueraient son ardente demande filiale. Jusqu'ici, il n'avait pas été exaucé ; mais la prière doit être patiente. On doit frapper sans relâche à la porte du ciel, et il frappait. Ses cantiques étaient vraiment marqués du sceau divin ; ils avaient un charme angélique qui n'aurait pu se dire. En ce moment, il composait un Oratorio : l'ENFANCE DU CHRIST.

Il s'imaginait parcourir les campagnes de la Judée. Avec les bergers, il chantait la gloire du Christ enfant et de sa divine Mère ; puis la nuit tombait sur les champs de millet, sur les bois d'oliviers les étoiles se levaient ; elles peuplaient, de scintillements innombrables, l'azur profond du ciel d'Orient... Et, suivant l'étoile des rois-Mages, Yvan arrivait devant la Crèche, et se prosternait. La puissance musicale, qui était en lui, se faisait jour et lui murmurait, à l'oreille, d'incomparables mélodies. Il les notait, et quand, le lendemain, il les faisait connaître au vieux Luc, celui-ci riait et pleurait, comme un artiste que l'enthousiasme transporte ; il embrassait Yvan, et lui prédisait que, si la Bocellini avait été l'épouse des Malibran et des Falcon, lui, Yvan de Ruloff, prendrait place à côté de Bach, de Gluck et de Palestrina.

Puis, avec sa finesse de jugement et sa délicatesse d'oreille, il se mettait à conseiller Yvan. Il voulait que l'Oratorio fût parfait. Et Luc employait, pour ses conseils, les procédés de la